

Barmes News n° 50

Été 2018

Vingt-cinq années des Barmes News

par Gianni Castagneri

Un quart de siècle représente un parcours important, un anniversaire significatif, à une époque où tout semble destiné à une vie brève et toujours plus virtuelle. Les vingt-cinq ans des Barmes News témoignent au contraire d'un succès, tout particulier, puisque le lieu où elles ont vu le jour, à Balme, tout sans distinction reste fragile, tant pour l'espace naturel que l'économie ou la simple présence humaine.

Et pourtant, pendant tout ce temps, sans jamais manquer un rendez-vous, ce bulletin est sorti régulièrement, d'abord sous forme papier et maintenant en édition digitale. Au cours de ces vingt-cinq années, le village a beaucoup changé, peut-être même en mieux et la revue a accompagné cette évolution, tournée aussi sur le présent et vers le futur, mais gardant toujours le regard vers un passé si riche d'histoires et d'impulsions. À travers une centaine d'articles, elle a su s'ouvrir à de nouvelles contributions qui l'ont enrichie et renouveler ses contenus, parfois même surprenants, qui l'ont transformée en source autorisée et attendue, appréciée bien au delà des étroites limites communales, même au delà des Alpes.

Nous pouvons affirmer aujourd'hui que notre petit journal constitue un projet réussi, né grâce à l'intuition et au travail de Giorgio Inaudi et aussi, compte tenu des appréciations recueillies auprès de lecteurs, toujours plus nombreux et de la passion de tous ceux qui ont partagé leurs propres recherches. Pour tout cela, tant que se renouvelleront ces ingrédients essentiels, Barmes News bénéficiera des conditions idéales à la poursuite de son chemin.

Comment furent conçues et vinrent au monde les Barmes News

par Giorgio Inaudi

Balme et Mondrone : deux minuscules villages à seulement trois kilomètres de distance. Le premier est encore une commune indépendante tandis que le second a perdu son autonomie en 1921, pourtant il revendique encore avec orgueil son identité grâce à une association amicale très active. Entre Balme et Mondrone, on compte tant bien que mal à peine plus de cent habitants en tout, qui pourtant ont en commun la primeur de posséder, chaque village à son compte, une bibliothèque ambulante très vivante.

Les montagnards, et pas seulement à Balme et Mondrone, ont toujours été de grands lecteurs, justement pour réagir à l'isolement et à la difficulté des relations humaines, problème persistant encore aujourd'hui et qui s'est même aggravé avec le dépeuplement. Dans un passé à peine derrière nous, lire aidait à affronter les mois d'oisiveté forcée durant le long hiver passé dans la tiédeur des étables. Ainsi, même dans les temps où l'instruction publique gratuite et obligatoire n'existait pas, soit jusqu'à la moitié du XIXe siècle, l'analphabétisme était assez rare dans nos vallées à la différence du reste du Piémont et du reste de l'Italie où, hors Lombardie et Vénétie, rares étaient ceux qui savaient lire et écrire. Pendant les mois d'hiver, les enfants habitaient presque tous au chef-lieu ou dans les villages plus importants ; ils n'étaient pas dispersés dans les fermes comme cela se passait en plaine. Ils allaient donc à l'école où enseignait un maître rémunéré par la commune ou plus souvent, comme cela se passait dans les pays plus pauvres comme les nôtres, le curé faisait aussi office de maître. On trouvait souvent dans nos villages des prêtres de bon niveau culturel qui auraient pu se destiner à des paroisses plus riches et importantes, mais qui préféraient rester dans leur vallée, même au prix d'une vie de sacrifices et de privations, partagée avec leurs paroissiens.

Il arrivait même parfois que des prêtres étrangers choisissent cette vie, comme avec Don Didier de la Motte à Balme qui choisit de finir sa carrière dans notre petit village de montagne, où la route n'arrivait pas même encore, après une longue expérience de missionnaire en Afrique. Quelques anciens, que je connais encore, conservent un souvenir plein de dévotion envers ce pasteur-éducateur.

Les habitants de Balme et Mondrone savaient donc lire et possédaient un certain nombre de livres en langue française, plus rarement en langue anglaise et allemande, langues que certains avaient appris à lire, sinon à parler avec l'aide précieuse d'un dictionnaire comme Antonio Castagneri Lentch, dit *Lou Magister*, maître d'école et chercheur de cristaux. On peut aussi de trouver, dans le petit musée de Polly aux Fré, à côté d'autres livres, un précieux exemplaire en langue originale des *Voyages en zigzag dans les Alpes* de Töppfer, publiés à Paris en 1859, un volume qui reste encore aujourd'hui d'agréable lecture, considéré comme le premier livre à théoriser ce type d'excursions que nous nommons aujourd'hui *trekking*.

Les classiques passaient de main en main, Dante, Ariosto, Tasso mais aussi les romans français du XVIIIe. On se souvient à Balme de figures de véritables intellectuels de montagne qui possédaient une petite bibliothèque comme Angelo Castagneri dit *Gianàngel* (bisaïeul de Polly) à qui nous devons des chroniques et des mémoires importantes pour l'histoire locale. On lisait aussi pendant le pâturage : j'ai encore devant les yeux la haute figure d'Attilio Castagneri dit *Barakìn* qui surveillait son bétail debout, appuyé à son bâton avec toujours un livre à la main. Et que dire de Francesco Castagneri dit *Miciu* qui, assis sur les marches de sa maison aux Cornetti, alternait les romans de Salgari avec les albums de Tex Willer ?

Tout autre était le discours des périodiques ; au-delà des meilleurs bulletins paroissiaux, comme ceux écrits par don Lorenzo Guglielmotto dans la tragique période de la guerre civile, il y avait (et existent encore) seulement les almanachs, calendriers d'origine conventuelle contenant nouvelles, recettes, suggestions et bons conseils. Les montagnards, encore aujourd'hui, se divisent entre ceux qui suivent *Il barbanera* ou bien *Il gran pescatore di Chiaravalle*, indispensables quant aux prévisions du temps, surtout en ce qui concerne les semaisons et les travaux des champs.

Parmi les quotidiens et les mensuels, il y avait (et il y a encore) *Il Risveglio* véritable organe institutionnel de notoriété indiscutable dans les vallées de Lanzo et publié dans la lointaine Cirié.

Parmi ceux, peu nombreux, qui pouvaient se permettre l'abonnement à un journal, il y avait même un personnage comme Giovan Pietro Castagneri dit *Giampèru* qui, outre avoir laissé son nom gravé sur sa belle balustrade en bois que l'on peut encore admirer aux Cornetti, était même abonné à l'Herald Tribune de New York dans les premières années du XIX^e. Les numéros de la revue américaine sont encore conservés au grenier car, à Balme, on ne jette jamais rien. De même les journaux se partageaient, étaient lus et relus. Francesco Castagneri Canàn, dit *Lou Cit*, l'oncle de ma grand-mère, était abonné à la Stampa qui circulait ensuite dans tout le hameau.

Telle était la situation de la lecture à Balme au début des années 90 du XXe siècle, il y a un quart de siècle.

À cette époque, je travaillais au bureau d'études d'une importante banque turinoise qui n'existe plus aujourd'hui, rendue aux Milanais comme tant d'autres bijoux de Turin par la folie de nos politiques locaux (mais ceci est une autre histoire...).

J'étais chargé de développer de nouveaux projets et, un jour, il me fut dit que je devais projeter un petit journal d'agence pour le personnel de la banque (à dire vrai par mon chef qui pourtant se vantait de ne lire aucune publication du type newsletter ou journal d'entreprise).

Je me mis subitement à l'œuvre, me documentai dans les organismes appropriés et, en bref, produisis le numéro zéro du petit journal qui commença à être publié trimestriellement. Il sortit en édition papier car on commençait à peine à parler de réseau, de web et le papier imprimé régnait encore indiscutablement sur le monde des lecteurs.

Le petit journal ne m'apporta pas beaucoup de satisfaction car après quelques numéros, quand le projet eut trouvé un régime heureux, je dus laisser mon fauteuil (si l'on peut dire) de rédacteur en chef à l'habituel recommandé de service, un tel qui dans ce cas venait de la rédaction d'une (alors) importante revue de la sphère catholique. Comme beaucoup d'autres fois dans ma carrière longue et compliquée, j'eus une promotion et me destinai à une autre charge où je trouvais meilleure fortune (mais ceci est une autre histoire...).

Du porc, on ne jette jamais rien, dit-on, et ainsi, grâce aux compétences journalistiques et rédactionnelles acquises avec cette expérience, me vint l'idée et le projet d'un petit journal qui parlerait de Balme, recueillant les contributions de qui écrivait, mais surtout les souvenirs de qui n'écrivait pas, mais racontait et surtout de qui avait beaucoup à raconter.

Étaient encore en vie en ces années des personnes qui avaient vu et vécu les événements du Balme d'autrefois et moi, qui ai toujours aimé les choses poussiéreuses, comme le dit toujours ma fille, j'avais commencé à recueillir, reproduire et classer les photos historiques du pays (je serais ensuite arrivé à en compter plus de six cent...). Des photos aux récits, le pas est bref et même obligé : je commençai à interviewer et enregistrer les récits des anciens, mettant à profit ma connaissance du patois de Balme, imparfaite, mais suffisante pour converser avec eux dans leur langue.

Il n'y avait que trois ans, précisément en 1990, qu'avait été célébré le centenaire de la disparition au Mont Blanc de notre héros local Antonio Castagneri, dit *Toni di Tunì*, et qu'était née la première idée de projet de Musée des Guides qui devait ensuite ouvrir en 2002 (mais cela est aussi une autre histoire). Le musée devait empêcher la dispersion et favoriser la collecte organisée d'un grand nombre de reliques, outils et objets de la vie quotidienne, souvent soustraits à la poussière des greniers et même aux poubelles. L'on commençait à comprendre que ce matériel, habituellement écarté et négligé, représentait le témoignage d'une époque importante de l'histoire de Balme, celle de la naissance de l'alpinisme.

Parallèlement au musée, le petit journal devait collecter et conserver de façon organisée les témoignages oraux, de par leur nature éphémères, comme est éphémère la vie humaine et encore plus le souvenir (*verba volant*).

Le petit journal devait donc être un contenant (mon chef, qui, en réalité, connaissait peu l'anglais, mais le citait continûment, aurait dit un *shelter*) destiné à recueillir et surtout conserver dans le temps (*scripta manent*) nombre d'informations destinées autrement à être perdues.

Je me rendis subitement compte que si le musée pouvait n'être seulement tourné que vers le passé, le petit journal au contraire, devait avoir pour le moins un regard sur le présent et le futur.

Me vint en aide à ce propos, le modèle de nos cousins (voir frères) de Bessans avec lesquels j'avais toujours entretenu des rapports d'amitié. La communauté bessanaise dès 1978 s'était montrée active, soit résidente, soit expatriée, une association dénommée et pas par hasard *Bessans Jadis et Aujourd'hui*, en bref *BJA* qui produisait une revue bisannuelle du même nom qui, pour les non francophones, signifie *Bessans un tempo e oggi*.

Je ne voulais pas copier de travers et produisis donc un titre équivalent (comme en médecine...). Je pensai en outre à mélanger passé et présent, conjuguant avec une certaine désinvolture le patois franco-provençal et l'anglais, jouant aussi sur le génitif saxon, celui du « s » précédé de l'apostrophe qui exprime le complément de spécification des langues germaniques. Ainsi naquirent les

BARMES NEWS

*Hier, aujourd'hui, demain
À la découverte de notre village*

Restait le problème du logo. Je n'ai jamais été capable de dessiner et ma fille Giulia qui avait ensuite entrepris une brillante carrière de graphiste, était encore une petite fille. J'aurais dans les années suivantes largement profité de ses études et de son talent, l'obligeant à réaliser le projet (pas toujours volontairement) de la ligne graphique du musée des guides, le logo du musée ethnographique de Ceres, du groupe musical *Li Barmenk*, du festival ethno-musical *Barmes Folk* et d'autres encore. Ce fut aussi pour ces motifs que, à un certain point, elle décida de s'établir à Milan et ensuite à Vérone (mais aussi celle-ci est une autre histoire...)

Par chance j'étais lié d'amitié avec le responsable graphiste de San Paolo, un certain Renato, collègue sympathique et disponible, qui, pour le modeste coût d'un café, me dessina le logo qui est encore à ce jour le logo du BN. À ma suggestion (il n'était jamais allé à Balme), il traita le logo d'après le célèbre portrait de Toni di Tunì, sorti du crayon du célèbre peintre Gigi Chessa, l'un des « Six de Turin » qui lui aussi n'avait jamais connu notre Toni, étant né huit ans après sa mort, mais il avait tiré son dessin d'une photo de 1887. Tout était prêt pour la publication du numéro zéro pour lequel j'aurais voulu prendre un peu de temps alors que je fus au contraire contraint d'accélérer.

J'avais su qu'avait été vendue une des plus anciennes maisons de Balme, précisons que sa façade montre un arc face au lavoir, nommée aussi luxueusement comme Chapelle du Saint Suaire ou même du Christ Pantocrator, mais alors connue des Balmais comme la maison des Castagneri Luiss, une chapelle antique transformée en grange à bois. Je savais qu'à l'intérieur se trouvaient des fresques anciennes, importantes relativement à l'histoire de Balme et je craignais que le nouveau propriétaire dans l'élan de la restructuration les recouvre même d'un carrelage de bain. Je sautai donc le numéro zéro du BN et publiai sans attendre le numéro un du BN avec un article dédié justement aux fresques et à l'histoire du passage du Saint Suaire en Val d'Ala. Mon objectif de sensibiliser le nouveau propriétaire fut facilement atteint : par chance, il s'agissait d'un directeur d'école, personne assez sensible à la culture, à l'histoire et à l'art, qui dans les années qui suivirent, aurait même financé personnellement la restauration des fresques (mais cela est aussi une autre histoire...).

Le premier numéro sortit avec une présentation du maire par interim Luciano Porino qui fut tout de suite favorable au projet et avec une bienvenue au nouveau curé, le père Bruno Gavazzi, destiné lui aussi à rester à Balme pour un quart de siècle. Suivaient une poésie dédiée à Balme de Giuseppe Cesare Abba (petit Garibaldi auteur de « Da quarto al Voltorno », un article de Beppe Castagneri sur quelques vieilles paroles du patois de Balme et la relation de la délégation Balmaise à la fête du patois de Payerne écrite par Emilia Bedoni. Puis venait (mais pas en dernier) mon écrit sur la chapelle du Saint Suaire, celui qui devait sauver les fresques de la menace des carrelages.

Le tirage était assez limité, une centaine d'exemplaires, tirage assuré les premières années par un collègue responsable de l'imprimerie de San Paolo (au modique coût de quelques tranches de tomme de Balme). Les années suivantes, je profitai avec un égal succès de la patience de Susanna et de Giò et de la photocopieuse de la mairie (au prix symbolique d'un café au Bar Central). La distribution était assurée gratuitement par Antonietta du même Bar Central.

Ce sont les très humbles origines de ce qui devait devenir le *Barmes News* du troisième millénaire, échappant comme quelques autres périodiques à la crise du papier imprimé et passant même heureusement à l'édition électronique. Un succès inespéré, du aussi à la forte collaboration de tous les amis de Balme, jusqu'à pouvoir se vanter d'une édition en langue française grâce à la précieuse collaboration d'Annie Chazal, collaboratrice du BJA de Bessans. Habituellement qui mène de telles initiatives les tient étroitement avec le résultat de les voir s'étioler et même mourir de pair avec l'affaiblissement inévitable des énergies physiques et intellectuelles de celui qui avait commencé.

J'ai eu de la chance : j'ai trouvé en Gianni non seulement celui qui poursuivait, mais un homme innovant, plus jeune, plus compétent et tout autant motivé.

Balme-Bessans ***Tant de liens entre nos vallées, nos villages...***

par Annie Chazal

Pendant longtemps les vallées de Bessans et de Balme sont restées isolées et bloquées en hiver par d'épaisses couches de neige. Ce n'est que vers 1882 que la route carrossable est arrivée jusqu'à Bessans et, en 1887, celle qui menait à Balme. Pourtant les deux vallées de la Haute Maurienne et du Val d'Ala sont séparées par de hautes montagnes jusque vers 3600m avec des cols à 3000m (cols d'Arnès et du Collerin), passages fréquentés autrefois, malgré leur altitude élevée, pour le dit « commerce », soit la contrebande permettant l'échange de marchandises comme sel, riz, polenta, bétail... De forts liens d'amitié se sont tressés avec le temps en dépit des vicissitudes de l'histoire.

Il existe de nombreuses similitudes de vie entre nos deux villages. Balme se situe à une altitude plus basse, mais bénéficiait, jusqu'à il y a peu, de chutes de neige importantes. On trouve des deux côtés de la Bessanèse une même culture agropastorale, la fabrication du beurre et de la tomme, l'ancienne culture céréalière, des superficies importantes d'alpages, un patois d'origine franco-provençal, l'usage des bergers de graver leurs noms, dates et dessins sur les roches, l'émigration aux temps difficiles de survivance vers les grandes villes (surtout Turin pour les Balmais), l'arrivée du tourisme.

Dès 1977 à Bessans, l'association *BJA (Bessans Jadis et Aujourd'hui)* a compris l'importance d'étudier l'histoire de cette civilisation en voie de changement rapide et s'est employée à recueillir les témoignages des anciens, à étudier des aspects divers de la vie du village à travers la publication d'une revue semestrielle. Elle avait été précédée par l'ethnologue Eugénie Goldstern, élève de Van Gennep, qui après un séjour à Bessans, a laissé un livre, témoignage précieux enrichi de photographies de la vie bessanaise dans les années 1913-14. C'est grâce à Francis Tracq qu'a été publié en 1987 le document traduit en français et qui constitue une référence incontestable. Et en 1999 ce sera le même Francis Tracq à apporter une belle contribution avec son livre *La Mémoire du vieux village*, entièrement dédié à Bessans.

Il est arrivé un peu la même chose à Balme, un peu plus tard, soit en 1993, avec la revue *Barmes News* et le travail obstiné de Giorgio Inaudi et de Gianni Castagneri. Pourtant déjà en 1911 les frères Giovanni et Pasquale Milone avaient jeté les bases en publiant la belle étude, très documentée *Notizie delle Valli di Lanzo*.

Signalons aussi l'amitié entre Giorgio Inaudi et Francis Tracq concrétisée par deux livres bilingues *Bergers, contrebandiers et guides entre vallées de Lanzo et Savoie* publié en 1999 et la même année *Andare sulla neve, aller sur la neige*, qui rappelle et compare les luges et raquettes à neige des deux villages.

Encore aujourd'hui, des groupes d'amis passent les cols en été pour se rendre à Balme ou Bessans ou vice versa ; le trekking du tour de la Bessanèse (avec le Collierin qui constitue le pas le plus difficile à 3207m, maintenant aménagé sur le versant italien plus raide) représente un beau parcours de haute montagne accessible aux randonneurs de bon niveau et un beau lien franco-italien.

Mais retournons à nos deux revues qui ont souvent affronté des sujets similaires : la vie d'autrefois au village et en alpage, les traditions, l'alimentation, la toponymie, l'architecture, le patois (des dictionnaires sont en cours de réalisation à Balme et Bessans), le costume (à signaler la particularité de Balme avec sa veste masculine dite *màilli dou bord*, de laine blanche à bande rouge brodée et personnalisée).

Enfin nos deux villages ont été visités par la jeune peintre anglaise, Estella Canziani, qui a laissé des tableaux frais et évocateurs de la vie d'autrefois. Je pense particulièrement tableau *A giornata finita. Balme*, qui représente un père et son enfant avec la *màilli dou bord* au retour des champs, le père portant son enfant perché dans sa hotte sur fond de montagnes.

En août 1999, fut organisé pour les adhérents de *BJA* un voyage à Balme où nous avons bénéficié d'un accueil sympathique avec la visite du village suivie d'un bon repas au refuge Città di Cirié, une belle journée terminée en musique et à danser, mêlant gens de Balme et de Bessans.

Aujourd'hui le Val d'Ala et la Haute Maurienne sont confrontés au réchauffement climatique et à la diminution de l'enneigement, à la fonte des glaciers, à l'évolution du tourisme, aux demandes autres d'une clientèle moins fidèle, avec d'autres atouts. Pour Balme, l'âge d'or des séjours de la grande bourgeoisie turinoise dans des hôtels prestigieux s'en est allé depuis longtemps comme dans toutes les Vallées de Lanzo. Pourtant la proximité de Turin et le charme du site du Pian della Mussa restent de bons facteurs d'attraction. À Bessans, le tourisme estival semble décliner, mais en hiver le stade de biathlon et un bel éventail de pistes de ski de fond voient de nombreux sportifs de divers pays venir s'entraîner sur des séjours assez longs. Et avec des étés toujours plus chauds, on peut espérer que la montagne devienne un refuge apprécié de fraîcheur et de bien être. N'oublions pas non plus la dimension culturelle et patrimoniale de nos villages : petits musées, églises, chapelles et oratoires (à Bessans, les célèbres fresques de la chapelle Saint Antoine).

Pour mon compte, passionnée d'ethnographie, j'ai pris beaucoup de plaisir à traduire en français les *Barmes News* depuis leur parution. Avec le temps, la revue s'est enrichie avec des articles plus techniques, voire difficiles, et maintenant je fais un choix parmi les articles qui peuvent ensuite se lire en français sur le site de *BJA*. Merci aussi à Internet de m'avoir aidée pour les articles de minéralogie, très complexes, en rapport avec la richesse minéralogique de Balme ! Et à tous ceux qui m'ont aussi aidée quand les mots ne figuraient pas au dictionnaire (Gianni, Giorgio, Alina...). Aujourd'hui, on peut lire une bonne partie des traductions sur le site de *BJA*.

J'ai été surtout intéressée par les témoignages sur la vie d'autrefois, la poésie pure et simple d'Adolfo Brunati, l'épopée minière en Val d'Ala, les perspectives de Gianni pour une véritable politique de la montagne, la légende du Rùciass, les remèdes de Don Perotti, la saga de l'hôtel Camussot et plus récemment « les vieux codes d'autoréglementation », modèle écologique pour prendre soin du territoire bien en avance sur son temps, les grenats et la minéralogie, l'épigraphie, la pierre ollaire gravée de Roberto Vaccio...

Pourtant pour moi, Balme n'est pas restée une abstraction de papier, j'y suis venue avec *BJA*, avec mon compagnon en été nous avons parcouru des étapes de la GTA, traversé dans un épais brouillard le col de Trione avec ses alpages abandonnés jusqu'à Groscavallo, aussi le col Paschiet vers Usseglio. Avec, depuis les lacs Verts, le col Paschiet comme la porte des nuages, devant la Torre d'Ovarda, avant de descendre l'autre versant très raide avec prudence, toujours dans un brouillard épais. Au printemps, nous avons profité des commodités de l'hôtel Camussot tout juste rénové pour monter au Ghicet de Sea, traversant l'alpage de la Ciamarella encore endormi, au plus près des bouquetins, l'autre versant encore enneigé...

Et surtout, pour nous, le souvenir le plus fort a été le parcours magnifique du « labyrinthe vertical », guidés par Giorgio Inaudi jusqu'au lac Mercurin où j'ai usé les semelles de mes brodequins neufs sur les pierres à meuler (efficacité garantie !)

Espérons aujourd'hui que les futures générations continuent à maintenir ces liens transfrontaliers précieux, riches de culture commune et que nos villages continuent à s'inspirer mutuellement.

La montagne, Ivette et un amour perdu

par Carlo Capocasa

Au début de l'été de 1963, la météo n'était pas très favorable aux passionnés de montagne. Le signataire de cet article, malheureusement, était contraint d'alterner les sorties du CAI avec les engagements professionnels qui se passaient aussi pendant les fêtes, pour cela je n'arrivais pas toujours à programmer mes sorties comme je le désirais. Mon ami Fulvio, compagnon d'ascensions, avait aussi le même problème et nous décidâmes de combiner nos sorties seulement à deux, tout serait alors plus facile, mais là, les dates ne coïncidaient pas non plus. Profondément découragé, je décidai de partir seul en excursion ; évidemment, mes parents alarmés n'apprécièrent pas cette décision, je les rassurai leur faisant valoir que cela se passerait dans les vallées de Lanzo où j'avais passé mon enfance et dont je connaissais bien le territoire. Vers la mi-juin, à l'occasion d'un congé de trois jours, je partis seul pour une petite traversée aller-retour du refuge Gastaldi au refuge d'Avérole en vallée savoyarde et française.

Dans l'après-midi, montant à Gastaldi les premières gouttes tombèrent et les grondements de tonnerre, d'abord au loin, puis plus proches, annoncèrent de nouvelles et peut-être fortes précipitations. Quelques flocons de neige se mirent à tomber alors que j'arrivai au refuge. Assis auprès du poêle de la cuisine, j'exprimai l'intention d'effectuer ma traversée, mais les Volpot, guides émérites, me le déconseillèrent, car probablement, je trouverais de la neige fraîche et au-delà du col, sur le glacier, la marche serait très fatigante et dangereuse. Pourtant le ciel s'éclaircit après le dîner et ainsi plus personne ne put m'arrêter. Je partis à cinq heures du matin et bien sûr les guides me conseillèrent de renoncer, sinon de faire très attention. En montant vers le col d'Arnès, je m'effondrai plusieurs fois dans la neige fraîche qui, entre les grandes dalles, était devenue un véritable piège, je perdis la voie normale de l'ascension et, après quelques péripéties, parvins au col à 3010m. Je m'arrêtai pour reprendre mon souffle et prendre une collation, mais, me tournant vers l'Italie que j'avais oubliée dans la hâte de la montée, je ne vis plus le vallon du refuge Gastaldi ; le parcours effectué et le lac della Rossa étaient complètement engloutis sous un grand nuage noir qui, en courant ascensionnel, montait vers moi en émettant des grondement plus ou moins forts. Les guides avaient eu assurément raison, mais la jeunesse des vingt ans entraîne parfois à l'inconscience. Je me précipitai dans la descente du glacier sur le versant français où, après une demi heure, la tourmente me rattrapa avec pluie, grêle et neige. J'ôtai mes crampons et les rangeai dans mon sac à dos, l'air était saturé d'électricité et tout grésillait. Arrivé vers 2800m, là où démarre le ruisseau d'Arnès, je me fis mal au pied en glissant sur

une plaque gelée et en roulant sur une quinzaine de mètres, heureusement sans gros problème, à part quelques égratignures, l'eau et la neige gelée soulageant subitement la douleur.

J'étais seul et le temps empirait de minute en minute, entre éclairs et foudre, c'était une véritable tourmente qui s'abattait sur moi. Mon vestiaire n'était pas des meilleurs ; les pantalons de zouave en velours reversaient l'eau à l'intérieur des guêtres, l'anorak militaire de coton faisait gouttière, le pull en laine et la chemise de flanelle ruisselaient tout autant. Enfin le sac à dos, bien qu'en toile, appuyant sur la nuque, constituait un véritable creuset. Le vestiaire de ces années 60 était plus ou moins lié aux finances permises à l'intéressé. Après diverses glissades et péripéties dans le brouillard, avec une visibilité quasi nulle, sous une pluie mêlée de neige, j'aperçus le refuge d'Avérole à l'altitude de 2230m. L'ayant rejoint, j'entrai dans ce qui semblait une baraque, mais pour moi, c'était comme un hôtel cinq étoiles. De mes chaussures retirées sortit pour chacune un bon verre d'eau ainsi que du sac à dos. Le gros problème venait du vestiaire à essorer, opération réalisée par une jeune fille volontaire, hôte du refuge. Je restai ainsi en culottes, trempées elles aussi, transi de froid et quasi nu. La jeune fille tira un peignoir de son sac pour me couvrir et m'essuyer, puis avec un coton et un désinfectant, elle me soigna les écorchures causées par la glissade. Nous fîmes les présentations, elle, Ivette, 24 ans, Savoyarde, étudiante à l'université et moi, 19 ans et très empoté avec le beau sexe. À table, assis l'un à côté de l'autre, nous bavardâmes longtemps, elle dans un français italianisé et moi dans un piémontais à la française, cherchant à nous comprendre. Dans le même temps, mes vêtements séchaient sur le poêle laissant échapper des vapeurs et odeurs de sueur. Elle me dit qu'après l'examen soutenu à l'université, elle s'était concédée une semaine en refuge dans ses montagnes. Je lui parlai de mon travail qui m'engageait presque toute la semaine, espérant qu'au futur, comme militaire dans les Alpines, cela me permettrait de davantage fréquenter les montagnes aimées. Conversant avec Ivette, je lui dis que je devrais partir à l'aube pour retourner au refuge Gastaldi et ensuite vers Balme prendre le courrier et retourner à Turin où le travail m'attendait le lundi. Nous sympathisâmes, il était temps d'aller dormir et, avant de nous coucher, elle m'accorda un baiser amical sur la joue auquel je répondis gauchement. Elle me serra la main et je m'endormis comme veillé par une maman.

À l'aube, Ivette dormait, je l'observai à la faible lueur de ma lampe, elle était très belle, je m'habillai, cherchant à ne pas la réveiller, mes habits étaient encore humides. Je payai l'hébergement et partis après un thé bouillant. Le temps s'était partiellement amélioré et je montai en m'enfonçant dans 30 cm de neige fraîche pour rejoindre le col. Je descendis au refuge Gastaldi où les guides Volpot me tirèrent les oreilles en grognant. Les ayant salués, je repris la descente vers la vallée et quand j'arrivai à Balme, pris le courrier qui descendait vers Ceres, puis le train pour Turin. Fouillant dans la poche de la chemise humide de la veille, je trouvai un petit billet laissé par Ivette avec son adresse que, malheureusement, l'humidité avait effacée, le rendant illisible. Ainsi se conclut la traversée de refuge à refuge où probablement aurait pu naître un amour, mais le destin en voulait autrement.

Contribution à la connaissance de la végétation du bassin glaciaire de la Bessanèse

par Debora Barolin et Guido Teppa

Avec ce travail, nous avons voulu apporter une contribution à la connaissance de la végétation qui colonise l'aire glaciaire de la Bessanèse (Balme TO), territoire déjà objet d'études dans l'espace du projet RiST (Recherche scientifique et Technologique du bassin glaciaire de la Bessanèse). Sont d'abord décrits brièvement les espaces typiques du bassin (glacier, espace périglaciaire, prairies d'altitude et vallons de l'espace nival) avec les typologies de végétation que l'on y trouve, avec les caractéristiques des espèces de plus grand intérêt. Les sévères conditions climatiques du bassin offrent en outre l'occasion d'un approfondissement des nombreuses adaptations des plantes à la haute altitude et sur les possibilités d'évolution future de la végétation. Dans ce complexe, l'aire présente un intérêt tout particulier et important pour l'observation et l'étude des adaptations de la végétation et pour d'éventuelles études sur les réponses des plantes aux changements de l'espace périglaciaire.

Le bassin glaciaire de la Bessanèse se trouve en Val d'Ala de Lanzo (commune de Balme TO) dans les Alpes Grées méridionales, aux pieds de l'Ouille de la Bessanèse (3604 m). le glacier de la Bessanèse,

qui aujourd'hui parvient à 2750 m se prolongeait autrefois bien plus en aval dans une conque du nom de Crot del Ciaussiné. Sous la masse glaciaire se dévoile un fascinant scénario périglaciaire, caractérisé par une moraine latérale gauche, une série de petits lacs glaciaires et une large superficie de dépôts morainiques frontaux qui concernent surtout l'aire du Crot del Ciaussiné. Au fur et à mesure que l'on s'éloigne du bassin glaciaire, les formes du paysage s'adoucissent et les détritiques morainiques laissent place à des fragments de prairies de plus en plus denses.

Le glacier

Bien qu'en continuelle régression, le glacier de la Bessanèse a été et est encore un acteur important et déterminant des espaces du bassin glaciaire. À cet égard, les conditions de vie sont plutôt hostiles aux plantes vasculaires (plantes dotées de véritables tissus et organes) et les uniques formes de vie que l'on puisse y trouver sont de rares coléoptères et diptères qui réalisent une part de leur cycle vital sur les surfaces en fusion ou l'algue unicellulaire dénommée *Chlamydomonas nivalis* (F.A. Bauer) Wille qui confère à la surface neigeuse sa couleur caractéristique orangée.

L'espace périglaciaire

Suite au retrait du glacier du bassin du Crot del Ciaussiné, s'est formé un espace périglaciaire caractérisé par la remarquable moraine gauche, des petits lacs glaciaires, des dépôts morainiques frontaux et un glacier rocheux (débris à l'intérieur des quels subsiste du glacier interstitiel qui en provoque l'écoulement). Justement dans ce type d'espace, là où se vérifient des conditions édaphiques favorables, on commence à observer la végétation typique des moraines et des éboulis, espaces pionniers caractérisés par un substrat pauvre en matières organiques et à granulométrie relativement grossière. Nous avons voulu offrir un tableau de la végétation du bassin au travers d'une caractérisation des espaces et des communautés végétales qui y sont présentes en reliant les informations liées à l'aspect et aux caractéristiques abiotiques de l'espace aux caractéristiques des groupements floristiques qui les occupent. Cette description adopte pourtant une terminologie phytosociologique qui permet de cadrer les divers groupements végétaux dans un système hiérarchisé selon les différents niveaux : classe, ordre, alliances et associations, en détaillant de plus en plus.

La végétation des moraines et des éboulis est étroitement apparentée et peut être rapprochée génériquement à la classe *Thlaspietea rotundifolii* Br.-BI. 1948. La nature de la roche et donc le type de sol qui en dérive, l'altitude (et la température qui lui correspond), la ressource en eau déterminent alors la composition botanique de ces espaces. La présence de calcschiste et de prasinite, types lithologiques dominant dans les éboulis du Crot del Ciaussiné et de la moraine latérale gauche, en lien avec d'autres caractéristiques de l'espace et de la composition floristique a permis d'identifier deux typologies de végétation dominantes : les combinaisons *Drabion hopeanae* Zollitsch 1966 et *Androsacion alpinae* BR. BI. 1926.

Éboulis de calcschiste d'altitude : *Drabion hopeanae*

L'association *Drabion hopeanae* assemble ces communautés qui se développe sur les éboulis cryophiles de calcschiste (Delarze et Gonseth 2008) ou de roches neutro-alkalines au dessus de 2000 m, riches en espèces généralement de petite taille. Parmi celles-ci nous trouvons en particulier dans le bassin de la Bessanèse :

- le genépi mâle (*Artemisia genipi* Weber)
- la raiponce à feuilles globulaires (*Phyteuma globulariifolium*)
- l'achillée naine (*Achillea nana*)
- l'érigeron uniflore (*Erigeron uniflorus*)
- la drave jaune (*Draba aizoides*)
- la campanule du Mont Cenis (*Campanula cenisia*)
- la saxifrage à feuilles opposées (*Saxifraga oppositifolia*)
- le cresson des chamois (*Pritzelago alpina*)
- le triseté en épis (*Trisetum spicatum*)
- la herniaire des alpes (*Herniaria alpina*).

D'un intérêt tout particulier se révèle la saxifrage à feuilles opposées, espèce artico-alpine sous protection absolue selon la loi régionale 32 de 1982 du Piémont, qui éblouit l'œil par sa couleur rose foncé. Comme d'autres espèces de ce milieu, elle montre un développement en coussinet, elle est capable de coloniser des terrains détritiques avec très peu de matière organique. Avec d'autres espèces de saxifrages du même groupe, elle appartient aux espèces qui repoussent le plus les limites de l'altitude, réussissant à accomplir son cycle végétatif en conditions extrêmes. Tout aussi frappante pour sa floraison mauve est la campanule du Mont Cenis, espèce endémique des Alpes Occidentales, présente exclusivement pour l'Italie en Piémont, Val d'Aoste, Lombardie et Trentin Haut Adige.

Le genépi mâle (*Artemisia genipi*) se montre aussi digne d'intérêt en ce qui concerne ses interactions avec l'espèce humaine, puisqu'il est traditionnellement utilisé pour la préparation de la liqueur éponyme. La loi 32/1982 ne l'inclut pas dans les espèces en protection absolue mais dans celles à qui l'on concède la récolte de cinq brins sans l'extirpation des racines. Pour parer à cette contrainte, ainsi qu'à la difficulté de cultiver la plante, on utilise pour produire la liqueur une espèce très voisine : le dit genépi blanc ou genépi femelle (*Artemisia umbelliformis*).

Dans les éboulis morainiques de calcschiste, on retrouve aussi le genépi des glaciers ou artémise des glaciers (*Artemisia glacialis*) qui n'est pas une espèce exclusive de ce milieu mais intéressante comme espèce subendémique des Alpes occidentales, présente pour l'Italie seulement en Piémont et Val d'Aoste. Elle possède des propriétés aromatiques et thérapeutiques très inférieures aux autres espèces de genépi et est considérée comme « parent pauvre » du genépi mâle. Sa récolte est aussi réglementée par la loi 32/1982 aux mêmes modalités que pour le genépi mâle.

Éboulis siliceux d'altitude : *Androsacion alpinae*

L'association *Androsacion alpinae* regroupe des assemblages végétaux se développant sur les moraines et éboulis siliceux chimiquement acides ou neutres en terrain alpin et subalpin. Si l'aire du bassin ne présente pas une lithologie de type siliceux, il est possible de vérifier un processus d'acidification du matériel détritique (prasinite pour la plus grande part) plus fin et superficiel à l'œuvre dans les processus de ruissellement et de fusion nivale qui, avec les espèces retrouvées et identifiées, justifie la spécification de cette alliance dont les espèces, au contraire du biotope *drabbion hoppeanae*, sont peu diversifiées.

Parmi les espèces trouvées et identifiées, on compte :

- la saxifrage faux bryum (*Saxifraga bryoides*)
- la renoncule des glaciers (*Ranunculus glacialis*)
- le Ceraiste uniflore (*Cerastium uniflorum*)
- l'androsace (*Androsace alpina*)
- la gentiane bavaroise (*Gentiana bavarica*)
- la benoîte rampante (*Geum reptans*)
- l'oxyria à deux styles (*Oxyria digyna*)
- le trèfle pâle (*Trifolium pallescens*)
- la marguerite alpine (*Leucanthemopsis alpina*)
- la linaria des Alpes (*Linaria alpina*)
- le brocoli laineux (*Adenostyles leucophylla*).

Cette association montre dans ce type de milieu un pourcentage très bas de couverture végétale (rarement plus de 10%) et une physionomie bigarrée avec une dominante de formes rampantes (ex. benoîte rampante) alternant avec des espèces plus hautes comme le brocoli laineux. Certaines parmi les espèces citées comme la renoncule des glaciers, la linaria ou l'androsace l'oxyria ou la ceraiste ou la benoîte rampante, sont strictement liées aux éboulis ou l'ambiance rocheuse tandis que d'autres espèces comme la saxifrage faux bryum, le trèfle pâle, la marguerite alpine ou la gentiane bavaroise se trouvent soit dans ce type d'espace, soit en espace de transition de prairies plus ou moins discontinues des étages alpins.

Les prairies d'altitude

Peu éloignées de l'espace périglaciaire, il est facile de trouver des stades végétaux transitionnels où, aux espaces typiques des éboulis, s'ajoutent celles des prairies d'altitude et en fonction de

l'augmentation progressive du matériel organique disponible et de la diminution des matériaux grossiers. Les phases de transition en question sont celles des pelouses acidophiles primaires ou des pelouses calcicoles. Dans les deux cas, dominent les espèces de graminées et de carex, généralement en touffes et de petite taille.

Prairies acides de l'étage alpin supérieur : Caricion curvulae

Le biotope du Caricion curvulae est constitué de prairies primaires en zones venteuses caractérisées par des températures très basses, généralement au-dessus de 2000 m et la présence significative de matériaux détritiques issus de phénomènes cryoclastiques. Aux marges du bassin glaciaire de la Bessanèse, plusieurs espèces indiquent la présence de Caricion curvulae :

- le carex courbe (*Carex curvula*)
- l'épervière poilue (*Hieracium piliferum*)
- la pédiculaire de Kerner (*Pedicularis kernerii*)
- la raiponce à feuilles globulaires (*Phyteuma globulariifolium*)
- le séneçon blanchâtre (*Senecio incanus*)
- la véronique fausse pâquerette (*Veronica bellidioides*)
- l'azalée naine (*Loiseleuria procumbens*)
- l'androsace à feuilles obtuses (*Androsace obtusifolia*)
- la gentiane à feuilles étroites (*Gentiana brachyphylla*)
- la gentiane champêtre (*Genzianella ramosa*)
- le jonc de Jacquin (*Juncus jacquinii*)
- la ligustique fausse mutelline (*Ligusticum mutellinoides*)
- la luzule jaune (*Luzula lutea*)
- le polygone vivipare (*Polygonum viviparum*)
- la silène acaule (*Silene exscapa*)

Prairies exposées au vent : Elynon myosuroides

Là où le substrat est surtout carbonaté prévaut l'Elynon myosuroides. Une telle alliance se développe surtout sur les terrains travaillés par le gel et où des vents violents limitent la couverture neigeuse favorisant de fortes amplitudes thermiques. Parmi les espèces diagnostiquées et identifiées dans cet espace, on compte :

- l'élyne queue de souris (*Elyna myosuroides*)
- l'antennaire des Carpathes (*Antennaria carpatica*)
- le carex noir ou lâche noire (*Carex parviflora*)
- l'érigeron uniflore (*Erigeron uniflorus*)
- la dryade à huit pétales (*Dryas octopetalis*)
- la minuartie printanière (*Minuartia verna*)
- l'aster alpin (*Aster alpinus*)
- la ligustique fausse mutelline (*Ligusticum mutellinoides*)
- l'agrostide des Alpes (*Agrostis alpina*)
- la fétuque violacée (*Festuca violacea*).

Ces communautés se présentent avec une prédominance de coussins denses d'élyne, dont le feuillage a un aspect rigide caractéristique de couleur brunâtre ; ces coussins occupent des surfaces réduites dans les zones plus exposées à l'action du vent. Le vent peut provoquer des périodes d'absence du manteau neigeux entraînant une exposition à des températures très basses, l'élyne se révèle alors comme l'une des espèces les plus résistantes et grâce à ses racines elle produit un feutrage protecteur du terrain qui empêche et au moins ralentit l'érosion du sol par le vent.

En période de floraison se détache particulièrement la dryade à huit pétales avec ses fleurs inconfondables à huit pétales blancs et ses feuilles rappelant celles du chêne. Si elle réussit à survivre dans un tel environnement, c'est grâce à sa forme rampante et à la position de ses bourgeons proches du sol. La plante est considérée comme reliquat glaciaire, originaire de la zone arctique, elle progresse vers le sud durant les glaciations et quand, ensuite, les glaciers se retirent des plaines, elle aussi se

retire vers les hautes altitudes des Alpes, là où les conditions climatiques sont restées les plus proches des conditions d'origine.

Parmi les espèces de l'Élynion, est aussi resté l'oxytropis de Suisse (*Oxytropis helvetica*), plante qui n'est pas exclusive de ce milieu et se retrouve facilement dans les terrains détritiques, prairies, rochers et éboulis, en général sur du calcschiste, à signaler comme espèce endémique dans les Alpes centrales et occidentales, entre Italie, France et Suisse. En Italie, on ne la trouve qu'en Ligurie, Piémont et Val d'Aoste. Pour ce qui concerne l'élyne queue de souris au Crot del Ciaussiné, on trouve de fréquentes transitions vers les prairies alpines de *Caricion curvulae*.